



CAMILLE ROY (1870-1943)

Il fut d'abord critique; et il a ensuite pratiqué d'autres genres, y compris l'oratoire.

Œuvres principales: *Essais sur la Littérature canadienne* (1907); *Nouveaux Essais* (1914) ; *Nos Origine littéraires* (1909) ; *Érables en Fleurs* (1923) ; *A l'Ombre des Érables* (1924); *Études et Croquis* (1928); *Regards sur les Lettres* (1931); *Histoire de la Littérature canadienne* (1930) ; *Leçons de notre Histoire* (1929) ; *Propos canadiens* (1912).

L'extrait présenté reprend en grande partie les idées émises lors d'une conférence, devenue célèbre, prononcée le 5 décembre 1904 devant La Société du parler français du Canada et intitulée « La nationalisation de la littérature canadienne ».

NOTRE LITTÉRATURE EN SERVICE NATIONAL

Servir : telle doit être la mission de l'écrivain, et telle [est] la mission d'une littérature.

C'est pourquoi l'écrivain doit rester en contact étroit avec son pays et, si l'on peut dire, exister en fonction de sa race.

L'écrivain qui n'est pas fortement enraciné au sol de son pays, ou dans son histoire, peut bien s'élever vers quelque sommet de l'art, monter vers les étoiles... ou dans la lune, mais il court le risque de n'être qu'un rêveur, un joueur de flûte, ou d'être inutile à sa patrie. Certes, je ne dis pas que seule la littérature patriotique, ou la littérature régionaliste, ou la littérature de terroir, puisse servir la nation à laquelle appartiennent le poète ou le prosateur. Non! la littérature peut chercher son objet plus loin que l'horizon du pays où est né l'écrivain, et plus haut que les choses de ce pays ou les monuments de son histoire : elle peut aller même jusqu'aux étoiles; elle peut être, elle doit être encore et au besoin, humaine, c'est-à-dire qu'elle peut et doit dépasser toutes frontières, s'étendre à tout ce qui est digne de la pensée et de la destinée de l'homme. Servir l'humanité, n'est-ce-pas, et d'une façon supérieure, servir son pays?

Seulement, alors même que l'écrivain porte sa pensée sur des sujets supérieurs à tout intérêt national, ou extérieurs à son pays, il ne peut pas, s'il est fortement original et sincèrement lui-même, ne pas mettre sur ces produits de sa pensée la marque de l'esprit national, et ne pas les imprégner des vertus de sa race. *Le Cid* de Corneille a beau être un sujet exotique de tragédie, il est un chef-d'œuvre français; les *Pensées* de Pascal ont beau être un sujet d'universelle philosophie, elles sont de telle sorte exprimées et mises en axiomes, qu'elles portent le sceau du génie de la France [...]

Il reste donc vrai de dire que la littérature pousse ses premières racines, et les plus profondes, dans la terre natale, et dans la vie spirituelle de la nation, et que, quelle que soit la fleur qu'elle produise,

fleur d'humanité ou fleur du terroir, cette fleur porte en son éclat un reflet nécessaire de l'esprit qui l'a fait monter vers la lumière.

Je sais bien que chez nous l'on a reproché à nos écrivains de n'avoir pas toujours été assez eux-mêmes, et d'avoir trop souvent démarqué la littérature de France, et que ce reproche, en ce qui concerne surtout nos ouvrages d'imagination, comporte beaucoup de vérité; et que cette vérité constatée prouve soit l'insuffisance encore trop grande de nos moyens, soit une déviation de certaines disciplines intellectuelles. Mais je sais bien aussi que, malgré ce défaut d'imitation trop livresque dont peu à peu nous nous débarrassons, notre littérature est dans une grande mesure, et dans la plus grande, canadienne. Elle a fatalement obéi à cette loi qui veut qu'une littérature, dans son ensemble, accompagne de ses œuvres et de son art les développements, les évolutions de la vie d'un peuple, et que son rôle prenne de ce fait une nécessaire valeur historique.

Depuis Etienne Parent qui créa notre journalisme, et depuis Garneau qui écrivit notre première histoire; depuis Crémazie qui composa le poème du *Vieux Soldat*, depuis Fréchette qui chanta notre héroïque *Légende*; et depuis Pamphile Le May qui parfuma des odeurs du terroir ses strophes familières; depuis de Gaspé qui raconta nos *Anciens Canadiens* et Arthur Buies qui burina ses vives *Chroniques*; depuis tous ces pionniers de nos lettres jusqu'aux écrivains qui aujourd'hui, dans le domaine de l'histoire, de la poésie, du roman, de la philosophie et de l'éloquence, produisent une œuvre toujours meilleure, notre littérature s'est appliquée aux choses de chez nous, elle s'est alimentée principalement de substance canadienne. Malgré certaines naïves ou trop serviles imitations, elle fut, en somme, et en son fond, une littérature canadienne.

Depuis ses origines jusqu'à nos jours, notre littérature canadienne-française est en service national. (*Études et Croquis*, Montréal, Éditions du Mercure, 1926, p. 102-106)